

DU BELLAY

Les années de formation (1522-1553)

D'une famille déjà célèbre par ses hommes de guerre et ses diplomates, JOACHIM DU BELLAY est né en 1522 au château de la *Turmelière*, non loin de *Liré*, en Anjou.

1. UNE JEUNESSE « DANS LES TÉNÈBRES » (1522-1547). Maladif, orphelin de bonne heure, négligé par son tuteur, il passa dans le manoir paternel, au contact de la nature, une *enfance rêveuse et mélancolique*, sans grande activité intellectuelle. Il rêvait de s'illustrer dans la *carrière des armes*, sous l'égide de son cousin GUILLAUME DE LANGEY, gouverneur du Piémont ; mais la mort de ce parent (1543) ruina ses projets. Du Bellay se tourna alors vers l'état *ecclésiastique*, comptant sur le crédit d'un autre cousin, le cardinal JEAN DU BELLAY, évêque de Paris et diplomate célèbre. Pour se préparer à servir le cardinal, Du Bellay alla étudier *le droit* à la Faculté de Poitiers, vers 1545.

A Poitiers, il apprit le latin, connu l'érudit MURET, le poète néo-latin SALMON MACRIN et PELETIER DU MANS, qui devait avoir tant d'influence sur les idées de la *Pléiade* (p. 91). C'est à Poitiers que Du Bellay rédigea ses *premières poésies latines et françaises*. On a vu plus haut (p. 91) comment, à la fin de 1547, il suivit Ronsard à Paris pour y mener, au *Collège de Coqueret*, une vie studieuse et consacrée aux Muses.

2. LE COLLÈGE DE COQUERET (1547-1549). Du Bellay s'associe avec ardeur à l'étude des anciens, sous la conduite de DORAT. En retard pour le grec sur Ronsard et Baïf, il est surtout nourri de *culture latine* : moins engagé dans l'hellénisme que Ronsard, il conservera mieux son originalité et sera plus proche de la tradition nationale. A Coqueret, Du Bellay apprit l'*italien* et écrivit les sonnets *pétrarquistes* de l'*Olive*. Quand la « *Brigade* » voulut publier son manifeste poétique, elle en confia le soin à DU BELLAY, peut-être plus hardi que Ronsard et protégé du cardinal alors tout puissant à Rome. En même temps que la *Défense et Illustration* (1549), il publiait aussi l'*Olive* et un recueil de *Vers lyriques* surtout inspirés d'Horace. Quelques mois plus tard (nov. 1549), devenu poète courtisan en dépit des idées de la *Défense*, il dédiait un *Recueil de Poésie* à la princesse MARGUERITE, sœur du roi Henri II.

3. TROIS ANNÉES DE SOUFFRANCES (1550-1552). De santé déjà délicate, surmené par cette production fiévreuse, Du Bellay tomba malade et resta plus de deux ans sur son lit de douleur. C'est alors qu'il ressentit les premières atteintes de la *surdité*. Pour oublier son mal, il lisait les auteurs grecs et latins et cultivait la poésie (2^e édition de l'*Olive*, 1550). En 1552, il publiait une traduction libre, en décasyllabes, du *IV^e livre de l'Enéide* (épisode de Didon), suivie des *Inventions*, recueil de pièces plus personnelles, comme la *Complainte du Désespéré*, où il évoque avec un réalisme poignant sa déchéance physique : il n'a pas encore trente ans !

Mes os, mes nerfs et mes veines,
Témoins secrets de mes peines,
Et mille soucis cuisants,

Avancent de ma vieillesse
Le triste hiver, qui me blesse
Devant l'été de mes ans.

Les souffrances et les soucis avaient dès lors arraché à DU BELLAY, qui jusque là n'avait vécu que dans ses livres, des cris *sincères* et *personnels*. La douloureuse aventure de Rome le mettra définitivement en possession de son véritable génie.

**Du Bellay
à Rome
(1553-1557)**

Le cardinal JEAN DU BELLAY que nous avons vu (p. 36) ambassadeur à Rome en 1534, au temps où Rabelais était son médecin, était un homme de confiance de FRANÇOIS I^{er}. Il connut des heures de disgrâce au début du règne d'Henri II ; mais en 1553, le roi en guerre contre CHARLES QUINT eut recours à lui pour négocier avec le pape JULES III. Le cardinal consentit à s'attacher son cousin et l'emmena à Rome en avril 1553.

1. HUMANISME. L'élève de Dorat réalisait son *rêve d'humaniste* : il a pu contempler les vestiges de la majesté romaine, imaginer les scènes antiques dans leur cadre millénaire et philosopher sur la grandeur et la décadence des empires : c'est la matière des *Antiquités de Rome*. — Par ailleurs, il a fréquenté tout un groupe d'humanistes romains qui s'exerçaient à bien tourner les *vers latins*. Oubliant encore les principes de la *Défense*, il écrivit à son tour des poésies latines (POEMATA), élégies, épigrammes, amours et tombeaux, qui sont parfois la première *ébauche* de ses poèmes français les plus achevés (cf. p. 114). Sur la fin de son séjour, il a chanté en vers latins, à la manière de Catulle, sa violente passion pour une jeune Romaine que nous connaissons sous les noms de FAUSTINE ou de COLUMBA.

2. AMÈRES DÉCEPTIONS. Du Bellay avait cru que le voyage en Italie lui ouvrirait enfin une brillante carrière *diplomatique*. Investi d'une mission de confiance, il fut pourtant déçu dans ses plus chères ambitions, et les *Regrets* sont les confidents de son amertume.

a) *Le « ménage »*. Le cardinal menait grand train dans un magnifique palais, peuplé de pages, de laquais, de cuisiniers, de secrétaires et de gentilshommes : plus de cent personnes à nourrir chaque jour. Du Bellay avait la charge d'*intendant* : c'est lui qui réglait la dépense et négociait avec les *banquiers*, car son cousin devait faire face à une meute de *créanciers*. Occupations ingrates et ennuyeuses (p. 112) pour notre poète qui protestait : « *Je suis né pour la Muse, on me fait mesnager* » (sonnet 39).

b) *La nostalgie*. Très vite, il a souffert du *mal du pays*. Il regrette l'indépendance et l'inspiration d'autrefois (cf. p. 110), la Cour et la faveur du roi (cf. p. 112), les amis qui s'illustrèrent dans la poésie (cf. p. 112), l'humble foyer où l'on vit « *entre pareils à soi* » (s. 38). Surtout il pleure les horizons du pays natal, unissant dans son *regret* ses deux patries :

La France et mon Anjou dont le désir me point (s. 25).

Bien des fois il eut ce désir, très violent, de retourner en France : toujours la « flatteuse espérance » le retenait auprès de son maître et de quelques amis exilés comme lui (cf. p. 112) comme lui prisonniers d'un incommensurable ennui.

c) *Les mœurs romaines*. Le spectacle qu'il avait sous les yeux accrut encore son dégoût de l'exil et stimula sa *verve satirique*. Quelle amère désillusion pour qui ne connaissait « les vrais Romains » qu'à travers Virgile et Pétrarque ! La moitié des *Regrets* est consacrée à nous peindre les *distractions* de la société romaine (fêtes du carnaval ; combats de taureaux), et surtout l'*hypocrisie* (cf. p. 115), l'*ambition* (cf. p. 116), les turpitudes de la ville des cardinaux. Quand il fut renvoyé en France, ce fut un chant de triomphe et d'espoir.

**Retour en France
(1557-1560)**

De son voyage de retour, il a laissé quelques esquisses pittoresques, notamment sur les Suisses, leurs ripailles et leur pays magnifique (s. 135). Il retrouva « *Paris sans pair* » (s. 138) et descendit chez MOREL qui deviendra son ami le plus cher.

1. PUBLICATION DES CHEFS-D'ŒUVRE. Désireux de reprendre sa place parmi les poètes français, DU BELLAY publia en 1558 les œuvres de l'exil : les *Antiquités de Rome*, les *Regrets*, les *Poemata* et les *Jeux Rustiques*. En 1559, il donnait la satire du *Poète Courtisan*, écrite en France.

2. DU BELLAY POÈTE DE COUR. En dépit de ses attaques contre les poètes courtisans, une cinquantaine de sonnets des *Regrets*, écrits après son retour, témoignent de son désir de s'imposer à la Cour : hommages à Henri II et aux princes ; satire des courtisans hypocrites, dont Du Bellay se refusait à imiter la bassesse (p. 117). A la mort tragique d'Henri II (juillet 1559), tout est à recommencer : pour attirer l'attention de

François II, jeune monarque de 15 ans, Du Bellay écrit un *Ample Discours au Roi sur le fait des quatre états du royaume de France* (1559), œuvre admirable de fermeté. Il fut inscrit sur la liste des pensions mais ne devait guère en bénéficier.

3. DERNIÈRES ÉPREUVES. Dès son retour en France, Du Bellay fut aux prises avec de *graves ennuis domestiques* (p. 116). Avait-on, comme il semble le dire, « mangé son bien » pendant son absence ? En tout cas, en juillet 1559, il se débattait encore « pour la conservation de sa maison ». Chargé de défendre les intérêts du cardinal, il eut des démêlés avec ses autres parents, et il semble que la satire impitoyable des *Regrets* lui attira même les foudres de son protecteur.

Repris par sa *surdité*, qui s'était atténuée en Italie, il ne pouvait plus guère communiquer que par écrit. Ainsi, tracassé, découragé, vieilli avant l'âge, il mourut d'apoplexie, en écrivant des vers, dans la nuit du 1^{er} janvier 1560, à l'âge de 37 ans.

L'OLIVE

En même temps que la *Défense et Illustration* (1549), Du Bellay publiait *l'Olive*, recueil de 50 sonnets, dont le nombre fut porté à 115 dans la seconde édition (1550).

1. L'INSPIRATRICE : Ce titre était-il l'anagramme de Mlle VIOLE, dont l'oncle fut, plus tard, évêque de Paris ? Désignait-il une des trois parentes de Du Bellay qui ont porté le prénom d'*Olive* ? La chose, mal élucidée, n'a guère d'importance, car il s'agit visiblement d'une passion toute littéraire où la sincérité des sentiments tient peu de place : Du Bellay chante une maîtresse *idéale*, en s'inspirant, jusqu'à les traduire presque littéralement, de Pétrarque et des poètes de son école.

2. LE PÉTRARQUISME : Dans ses *Sonnets* et ses *Canzones*, PÉTRARQUE (1304-1374) a chanté son amour pour LAURE DE NOVES, amour sincère et douloureux qui s'exprime sous une forme *ingénieuse* et parfois *artificielle*. Chez ses imitateurs italiens (BEMBO et son école), c'est à qui rivalisera de subtilité précieuse et factice. Séduit par l'éclat de cette littérature, Du Bellay donne à son tour dans les raffinements du pétrarquisme. Faut-il chanter les beautés de sa dame ? c'est une suite de comparaisons avec les métaux précieux, les astres et les divinités. Elle a pris « *son teint des beaux lis blanchissants, Son chef de l'or, ses deux lèvres des roses, Et du soleil ses yeux resplendissants.* » Faut-il traduire l'ardente passion du poète ? Il est blessé par une flèche meurtrière ; il est prisonnier (p. 99) ; il n'y a pas, dans toute la mythologie, de victimes plus torturées que cet amant éternellement fidèle ! Souffrances physiques, tourments moraux, torrents de larmes, appels à la mort ne l'empêchent d'ailleurs ni de chérir celle qui le torture ni d'être heureux de sa servitude. Dans ces 115 sonnets c'est un défilé vite fastidieux de *figures de rhétorique* : allégories, périphrases, hyperboles, antithèses, jeux de mots et métaphores le plus souvent incohérentes. La meilleure critique de cette poésie conventionnelle a été faite par DU BELLAY lui-même dans son joli poème satirique *Contre les Pétrarquistes* (p. 101).

3. IDÉALISME PLATONICIEN ET INSPIRATION CHRÉTIENNE : Cette œuvre artificielle repose sur une conception nouvelle de l'*amour* et de la *beauté*, écho lointain du philosophe grec PLATON, qui avait déjà inspiré les poètes de l'*École Lyonnaise* (HÉROËT, MAURICE SCÈVE, cf. p. 31). DU BELLAY a formulé avec noblesse cette idée que l'amour pour la beauté terrestre traduit l'aspiration sublime de l'âme, prisonnière ici-bas, vers la *beauté divine et idéale* (p. 100). A l'idée d'un amour purement physique se substitue celle d'un *amour chaste et pur*, d'un élan vers la beauté et la perfection, et par là cette œuvre occupe une place importante dans l'histoire de notre poésie. Enfin, dans quelques sonnets qui terminent le recueil, à l'idéalisme platonicien vient se mêler la *foi chrétienne* : ces élévations religieuses traduisent une émotion plus profonde et plus touchante que la subtilité des poèmes d'amour.